

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 27 (1977)
Heft: 3

Artikel: Hommage à Martial Gueroult
Autor: Brunner, Fernand / Muller, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381092>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HOMMAGE A MARTIAL GUEROULT *

I

L'HOMME, L'ŒUVRE, LA DOCTRINE

On ne peut évoquer la figure d'un maître récemment disparu, que l'on a profondément respecté et aimé, sans une grande émotion.

Au moment où je l'ai connu, à Paris après la guerre, il était déjà presque au faite de sa carrière. Il avait derrière lui, depuis 1929, seize ans d'enseignement à l'Université de Strasbourg — un temps d'heureuse et d'intense activité, marqué cependant par la tragédie de 1940 qu'il vécut comme officier et qui entraîna le repli de l'Université de Strasbourg sur Clermont-Ferrand. Démobilisé, le professeur avait rejoint là son Université et devait connaître avec elle les pires menaces de la Gestapo.

Plus loin derrière lui, c'étaient la grande et longue période de préparation intellectuelle que la première guerre n'avait pas suffi à briser, et l'enseignement dans deux lycées de province. Elève de l'Ecole Normale Supérieure en 1913, Gueroult était agrégé en 1919. Entre-temps, il avait frôlé deux fois la mort: une balle avait ricoché sur son crâne et une bande ennemie avait massacré à ses côtés presque tous ses compagnons d'hôpital de campagne. Il n'avait dû la vie qu'à la maladresse d'un tireur et à l'intervention *in extremis* d'un sous-officier. Prisonnier à Ingolstadt et à Placenburg, Martial Gueroult fut de ceux dont l'énergie était assez grande pour substituer à l'inaction du prisonnier le labeur de l'étudiant et déjà du savant.

Et puis, plus loin encore, se dessinaient sa jeunesse et son enfance au Havre, où philosophie et musique se partageaient déjà ses faveurs, époque ancienne et première sur laquelle tout s'était construit, grâce au talent et à la volonté de l'enfant et grâce au courage et à la confiance de sa mère, devenue veuve quand son fils avait quatorze ans.

Le professeur dont je suivais les cours à la Sorbonne en 1945 était âgé de 54 ans. Son expérience de la vie et de la pensée lui donnait une autorité devant laquelle nous nous inclinions tous naturellement. Sans compromis-

* Organisée par la Faculté des Lettres de l'Université de Neuchâtel et par le Groupe neuchâtelois de la Société romande de philosophie, une séance d'hommage à Martial Gueroult a eu lieu à l'Université de Neuchâtel le 23 février 1977, en présence de Mme N. de Leiris, fille aînée de Martial Gueroult, de M. Gilles de Leiris et de M. le Conseiller culturel près l'Ambassade de France à Berne.

sion d'aucune sorte, son enseignement avait la rigueur et l'audace d'une sorte de mathématique supérieure dont les structures logiques auraient enserré les intérêts les plus élevés de l'humanité: le savoir sur elle-même, le savoir sur le monde et sur Dieu.

Au Collège de France, où il avait été élu en 1951, j'assistai à l'élaboration de son *Malebranche*. Ses cours étaient là plus dépouillés encore qu'à la Sorbonne, car il n'avait pas d'étudiants à former: il lui suffisait de penser devant nous. Du texte, soigneusement écrit qu'il lisait, il se détachait parfois, comme emporté par le souffle de l'idée, et, la tête relevée, il parlait aussi parfaitement qu'il avait écrit, explorant dans les hauteurs du plafond de la salle 8 le réseau des nécessités intelligibles, comme si son esprit était en contact avec un domaine idéal, invisible pour nous.

La force intellectuelle était un des traits les plus marquants de sa personnalité. La présence à son esprit des grandes doctrines philosophiques, saisies à la fois dans l'essentiel et dans le détail, était surprenante. Le pouvoir qu'il avait de faire surgir les connexions internes d'une structure, jusqu'à compléter — et non seulement faire connaître — le système d'un auteur, était plus étonnant encore.

Cette force de l'intelligence allait de pair avec la force du caractère. Martial Gueroult était volontaire, combatif, entier; il était généreux, mais encore capable de condamner sans appel.

La raison intemporelle qu'il servait passionnément n'avait que l'apparence de l'abstraction. Dans l'allocution qu'il prononça le 14 juin 1958 à l'occasion de la remise d'épée, Jean Hyppolite disait heureusement: "Je sais bien que pour vous la structure de la pensée est en droit indépendante des vicissitudes de l'existence; pourtant l'Idée, comme dans la perception pure de Malebranche, touche l'âme vivante, et le philosophe en vous n'est pas sans rejoindre par quelques côtés le musicien qui fut le camarade de classe de Honegger." Oui, c'est bien cela: l'idée se pensait en lui dans une sorte d'autonomie radicale, mais aussi elle se disait et se vivait avec l'âme tout entière. C'est ce qui fait que ce cérébral était un sensible et que ce tempérament austère était aussi un caractère enjoué.

En 1957, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. En 1963 et 1968, des sociétés savantes, en Belgique et en Allemagne, se l'attachèrent. L'Université de Neuchâtel avait le privilège de le compter parmi ses docteurs *honoris causa* depuis 1957, et maintes fois Martial Gueroult revint dans cette Université qu'il aimait, pour y prononcer, comme il faisait volontiers ailleurs en Suisse, une conférence si dense qu'un pan entier de sa recherche vigoureuse et profonde s'y révélait.

Martial Gueroult nous a quittés le 13 août 1976, après une longue maladie qui avait brisé son action et assombri ses derniers mois, mais n'avait rien enlevé à sa lucidité.

Son œuvre est interrompue. Mais quelle est l'œuvre qui soit achevée? Ou plutôt quelle est l'œuvre authentique qui ne soit achevée, c'est-à-dire qui ne soit parvenue à délivrer son message en toute clarté? Or, Martial Gueroult a illustré par d'admirables ouvrages sa recherche et sa méthode et il a formulé ses conceptions sur l'histoire de la philosophie et sur la philosophie avec toute la netteté souhaitable.

Ses travaux publiés portent sur la philosophie de Platon et sur la philosophie moderne à partir de Descartes. C'est à cette dernière surtout qu'il a consacré ses efforts, ses auteurs de prédilection étant Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibniz, Kant et Fichte. Sur tous les penseurs qu'il aborde, sa contribution est de première importance. Par exemple, son *Descartes selon l'ordre des raisons*, 1953, deux volumes, s'ouvrant sur une préface polémique — ton qui est rare chez lui —, suit les *Méditations métaphysiques* en dégageant le cheminement de la démonstration du simple au complexe, révèle ce que l'ordre exige — certaines pièces de la doctrine se plaçant nécessairement avant d'autres, par exemple la preuve *a posteriori* de l'existence de Dieu avant la preuve *a priori*, ce qu'on n'avait pas su voir —, et conduit jusqu'à l'intrication finale des raisons, l'image suggérée par cette reconstitution du cartésianisme étant moins celle d'un fil que celle d'un tissu. Les deux volumes sur Malebranche, qui datent de 1955 et 1959, appliquent la même méthode d'analyse structurale et mettent en lumière les difficultés internes de la doctrine, ses impasses, ses inachèvements, mais aussi ses efforts de cohérence; paradoxalement, cette analyse logique et intemporelle manifeste l'évolution du système, la manière dont il se forme et se reforme à la recherche de son équilibre. Là encore apparaissent des faits de pensée auxquels on n'avait pas prêté attention jusqu'ici.

Citons encore les deux volumes sur la philosophie de Fichte et les deux volumes consacrés à Spinoza. Ces ouvrages constituent les premiers et les derniers livres de Martial Gueroult, parfaitement fidèle à lui-même. Du *Spinoza*, je dirai que j'ai été témoin de la longue méditation et du labeur immense qu'il a exigés. Son auteur m'a confessé qu'il n'avait jamais rencontré de philosophie aussi difficile que celle-là. Certes, on peut réagir face à Spinoza spontanément et sur l'heure de cent façons et se parer ainsi sans frais de quelques rayons de ce soleil. Mais s'interroger sur la raison d'être de chaque proposition de l'*Ethique*, que dis-je? de chaque mot de chaque proposition, sur la place de chacune dans l'ensemble et sur son rapport à toutes les autres, sur le système considéré non seulement dans sa plénitude statique, mais encore dans sa genèse rationnelle, c'est un effort devant lequel jusqu'ici tous les savants avaient reculé. La difficulté à vaincre était si grande et le scrupule de l'auteur si difficile à contenter que, ayant rédigé le tome II et se croyant au bout de son effort, Gueroult se vit tout à coup devant la nécessité de reprendre son ouvrage en sous-œuvre et il eut le

courage de récrire une seconde fois d'un bout à l'autre les 650 pages de ce volume.

Quand on saura que ses grands livres sont accompagnés le plus souvent d'une série d'articles dont chacun répond au même projet d'intelligence lucide et désintéressée; quand on saura que l'on doit à Gueroult des travaux sur nombre d'autres auteurs, sur Pascal, Berkeley, Adam Smith, Salomon Maïmon, Hegel, Schelling, Dilthey, Bergson, etc.; quand on saura enfin que Martial Gueroult est l'auteur d'études importantes sur l'histoire de la philosophie en général et sur la philosophie de l'histoire de la philosophie, on aura une meilleure idée de l'oeuvre de l'auteur à qui nous rendons hommage¹.

Quoique cette oeuvre soit complète au sens que nous avons dit, il faut bien signaler que Gueroult avait en projet, et même en préparation et parfois en achèvement, quantité d'autres travaux. Il y a une vingtaine d'années, il annonçait comme en préparation un livre sur l'Analyse et la Métaphysique de Leibniz, dont il disait avoir publié quelques extraits. Il annonçait aussi deux volumes sur Kant: I) Recherches sur les structures de la Critique de la Raison pure, et II) Recherches sur l'évolution de la philosophie pratique kantienne de la *Critique de la Raison pure* au *Fondement de la Métaphysique des Moeurs*. Il disait encore en achèvement quatre volumes intitulés *Philosophie et histoire de la philosophie*, dont il donnait le plan, la deuxième partie (volume 4) étant une "philosophie des rapports de la philosophie et de son passé". Etait-ce là la *Dianoématique* dont il avait rédigé le texte en 1936 déjà et à laquelle il renvoyait en 1952, par exemple, dans

¹ Nombre d'articles de Martial Gueroult ont été réunis dans: *Etudes sur Descartes, Spinoza, Malebranche et Leibniz*, Hildesheim, New York, Olms, 1970; *Etudes sur Fichte*, Paris, Aubier, 1974. Sur l'histoire de la philosophie en général et sur la philosophie de l'histoire de la philosophie, on consultera en particulier: *Emile Bréhier*, *Revue de métaphysique et de morale*, janvier 1952; *Emile Bréhier, sa vie, sa doctrine, son oeuvre*, Revista Bras. de Filos., Sao Paulo, 1952; *Léon Brunschvicg et l'histoire de la philosophie*, Conférences à la Société française de philosophie, Bulletin de la Société, 1954; *Deux histoires de la philosophie*, *Revue philosophique*, Paris, 1954; *Histoire et technologie des systèmes philosophiques* (leçon inaugurale), éd. du Collège de France, Paris, 1951; *Philosophie de l'histoire de la philosophie: la voie de l'objectivité esthétique*, *Mélanges Souriau*, Paris, 1952; *Le problème de la légitimité de l'histoire de la philosophie*, *Archivio di studi filosofici*, Rome, 1954 (repris dans *La philosophie de l'histoire de la philosophie*, ouvrage collectif, Rome, Paris, 1956); *Filosofia e storia della filosofia*, *Studi filosofici*, Università di Genova, 1957; *Logique et architectonique des philosophies*, *Encyclopédie française*, t. XIX, 1957; *Logique, argumentation, et histoire de la philosophie chez Aristote*, *Logique et Analyse*, Nouvelle série, décembre 1963 (*La théorie de l'argumentation, perspectives et applications*); *Renouvier et l'histoire de la philosophie*, *Revue de théologie et de philosophie*, 1967, VI; *La discorde de la philosophie avec son passé*, *Atti dell'associazione filosofica ligure*, Milan; *The history of philosophy as a philosophical problem*, *The Monist*, octobre 1969, vol. 53, No 4; *La méthode en histoire de la philosophie*, dans *Philosophie et méthode*, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1974.

les *Mélanges Etienne Souriau*, p. 110, en note? Cette importante production n'a pas vu le jour et j'ignore quelles dispositions il a prises à ce sujet. Oserais-je exprimer le vœu qu'une partie au moins de ces textes soit publiés bientôt?

*

* *

Parler maintenant de la doctrine de Martial Gueroult, ce devrait être passer en revue l'enseignement original du maître sur chacune des philosophies qu'il a étudiées. Nous ne pouvons le faire ici. Nous retiendrons plutôt la doctrine que Martial Gueroult a professée sur la méthode en histoire de la philosophie et sur la nature de la philosophie.

Comme il m'avouait un jour qu'il regrettait le tour polémique qu'il avait donné au début de son livre sur Descartes, je lui répondis que ce passage exceptionnel contribuait heureusement à la clarté de sa pensée. C'est donc vers ce texte que je me tournerai pour trouver les formules, au demeurant parfaitement objectives, dans lesquelles s'exprime sa méthode d'historien. Chacun sait que cette préface est née — comme l'ouvrage entier qui la suit — d'une colère éprouvée au cours d'une soutenance de thèse mémorable.

De façon significative, elle commence par une citation de Victor Delbos — à la mémoire de qui le *Fichte* était dédié et que Gueroult considérait comme le meilleur historien de la génération précédente: "Se défier de ces jeux de réflexion qui, sous prétexte de découvrir la signification profonde d'une philosophie, commencent par en négliger la signification exacte." Ce principe posé, Gueroult trouve sous sa plume irritée des expressions heureuses: "On satisfait alors (en suivant la voie de la "profondeur" plutôt que celle de l'exactitude) à une imagination vive et impatiente qui, plutôt que de s'empêcher dans les mailles étroites d'un texte, trouve en celui-ci l'occasion de prendre librement son vol, quitte à revenir de temps en temps se percher sur des références piquées au bas des pages. Ces généreuses effusions, qui procèdent par illuminations plutôt que par stricte analyse, peuvent sans doute rencontrer çà et là quelque vérité, mais comme par une heureuse fortune, tel un papillon de nuit qui vient heurter par hasard le globe lumineux autour duquel il tourne. Si elles peuvent procurer le sentiment de "comprendre", c'est au profit d'une doctrine romancée où le roman impose à la doctrine des perspectives et un climat étrangers." Plus loin, l'auteur rappelle "à l'authentique, au texte et à ses enchaînements rigoureux, à ses précises et ingrates obscurités" et mentionne sur le ton de l'ironie ceux qui voient dans cette invitation à l'exactitude "une impertinence, un défi à l'esprit, qui, comme chacun sait, n'est jamais tellement lui-

même que lorsqu'il contredit la lettre". Comme on le voit, le penseur, en Gueroult, se double d'un écrivain à la plume alerte.

La suite est précieuse aussi pour nous. Gueroult nous apprend que, pour expliquer un texte, l'historien dispose de deux techniques: la critique proprement dite et l'analyse des structures. La critique concerne le problème des sources, celui des variations, des évolutions, etc. Elle est représentée, à propos de Descartes, par les travaux de Gilson, Gouhier, Laporte, en particulier. "Au contraire, l'analyse des structures a été assez peu tentée, écrit Gueroult. L. Brunschvicg s'y est parfois employé avec la force d'esprit que l'on sait. Mais son point de vue, commandé par l'apologie de l'intelligence et de la science mathématiciennes, reste extrinsèque. Il s'agit moins pour lui de mettre à nu les structures démonstratives et architectoniques de l'oeuvre que de dissocier, comme par un réactif chimique, deux éléments incompatibles et hostiles: l'archaïque et le vivant, de faire le départ entre le bon grain de la pensée moderne, scientifique et créatrice, et l'ivraie de concepts morts, héritage du grammatical, bref d'opposer le Descartes idéal au Descartes réel."

La méthode de Gueroult est donc aux antipodes de la critique, de l'analyse partisane et de la doxographie. Elle consiste à dégager les structures probatoires par lesquelles un monument philosophique se constitue en se distinguant par là de la fable, du poème, de l'élévation spirituelle, de la théorie scientifique générale, des opinions métaphysiques. Car la philosophie est en son essence "conspiration organique de concepts".

En concevant ainsi sa recherche, Gueroult était un précurseur du structuralisme contemporain et il a été reconnu comme tel par des auteurs inattendus comme Althusser. Un critique lui a reproché d'étudier les philosophies comme un naturaliste observe les calcaires ou les protozoaires. Cette image de lui-même l'amusait, parce qu'il s'y reconnaissait: elle constituait un hommage à sa volonté d'objectivité et indiquait à propos sa répulsion pour les facilités de la compréhension existentialiste ou herméneutique. Mais le reproche ne laissait pas d'être réducteur, parce qu'on oubliait que l'idée "touche l'âme vivante" et que l'oeuvre sévère de l'historien s'inscrit dans une théorie générale du philosophème qu'il nous faut préciser maintenant.

Nous nous servons successivement pour cela de l'article des *Mélanges Souriau* (1952), du texte magistral paru dans l'*Encyclopédie française* (1957) et de cette *Dianoématique* de date antérieure dont je ne dévoilerai pas le contenu plus qu'il ne convient. La matière est si riche que la présentation que je vais en faire ne sera qu'indicative.

La discussion que Martial Gueroult institue de la doctrine de Souriau met en lumière une grande rencontre et un grand désaccord. La rencontre réside dans l'idée, commune aux deux auteurs, que la philosophie n'est pas

l'imitation d'un réel par rapport auquel elle ne serait que réalité seconde, et qu'elle n'est pas davantage l'expression d'une intuition au-dessous de laquelle elle ne pourrait manquer de rester: dans les deux cas, la philosophie ne serait qu'un reflet; au contraire, la philosophie conduit le réel à son stade de détermination le plus élevé, de sorte que la réalité réside finalement dans les oeuvres philosophiques elles-mêmes.

Et voici le grand désaccord: en présentant la philosophie comme instauratrice de réalité, Souriau assimile la philosophie à l'art, thèse que Gueroult considère comme insoutenable, du moins sous cette forme simple. En effet, la philosophie, comme la science, et contrairement à l'art tel que le décrit Souriau, vise à l'établissement d'un jugement vrai sur les choses; elle se demande ce qu'est la réalité et cherche à fonder rationnellement sa réponse; la philosophie aspire à la validité scientifique. Mais à un moment donné, enseigne Gueroult, la philosophie excède le processus de l'enquête scientifique et finit par s'établir, par le moyen des démarches rationnelles, dans une oeuvre qui, comme l'art, a sa fin en elle-même. Sa vérité ne se mesure plus à une aune étrangère; la philosophie se constitue "dans une vérité intrinsèque qui absorbe en elle le rapport extrinsèque de la représentation de la chose" (p. 109). En visant une théorie vraie, le philosophe atteint indirectement et secondairement une oeuvre dont la vérité réside en elle-même. Et Gueroult d'exprimer sa pensée dans cette formule serrée: "Tournées entièrement vers la vérité des jugements, les philosophies n'aboutissent à la vérité intrinsèque qu'en poussant à l'extrême le jugement sur le réel. Elles sont amenées en effet par là à mettre en question le réel, et à rechercher sa place en déterminant sa *vraie nature*. Elles opèrent alors sous la contrainte de l'exigence scientifique relative à la détermination d'un *jugement vrai sur la réalité* le passage à la détermination de la vérité intrinsèque par la mise en évidence et la position de la *vraie réalité*" (p. 112).

L'article de l'*Encyclopédie* décrit cette idée de la philosophie avec une netteté cristalline. Il fait apparaître l'originalité de la philosophie par rapport à la science et par rapport à l'art, comme son affinité avec l'une et avec l'autre, et insiste sur la nature et le rôle de l'élément logique en toute philosophie. Cet élément assume, lisons-nous, non pas une fonction de traduction d'un paysage mental, mais "une fonction de validation et même de constitution". Et plus loin: "La validité logique de chaque système assume en effet celui-ci comme étant en soi et par soi, c'est-à-dire comme indépendant des conditions contingentes par lesquelles il a été mis au jour. Une validité logique ne commence pas en effet dans le temps. Sa révélation seule tombe en lui. Sitôt qu'elle y apparaît, elle se manifeste comme intemporelle par nature. Ainsi toute philosophie est Idée éternelle..." (19.24.16).

Voilà une grande conception des philosophies! L'attention portée à la structure des systèmes, qui leur donne leur validité intemporelle, aurait pu conduire Martial Gueroult à poser l'existence d'une logique de la philosophie et à tenter une classification rationnelle des systèmes. Mais son respect des faits l'a conduit à reconnaître ce qu'il appelle "la confusion fondamentale qui affecte l'idée d'une logique de toute philosophie". Car l'observation enseigne que chaque philosophie se présente comme étant toute la science et qu'il y a autant de logiques de la philosophie qu'il y a de philosophies.

Le même respect des faits a enseigné à Martial Gueroult que les processus rationnels qui constituent les philosophies ne se développent pas dans l'homogène, car les philosophies concernent des thèmes, des régions, des ordres divers. A la logique pure s'ajoute donc, en chaque système, l'architectonique qui, par ses procédés propres — la symétrie, l'analogie, etc. — permet de coordonner cette diversité dans une structure unifiante spécifique.

L'idée de la philosophie que le texte de l'*Encyclopédie* définit avec tant de sûreté et de brio a son origine dans la *Dianoématique* inédite — mot bien choisi, puisque avec son suffixe *-ma* il indique la relation à l'œuvre ou au résultat du raisonnement. Son auteur y prend le contre-pied de l'hégélianisme: au lieu de partir du système pour aller à l'histoire, il part des philosophies données dans l'histoire pour construire le système. Gueroult reproche à Hegel d'avoir conçu le système de l'Esprit avant de considérer ce que la philosophie est en fait dans l'expérience de l'histoire. Et de même que Kant, constatant le fait de la science, projette de le fonder en droit, de même Gueroult prend acte du fait des philosophies données dans l'histoire pour s'interroger sur les conditions de possibilité de leurs jugements théti-ques de réalité. Voici comment, vers la fin de l'ouvrage, il définit la tâche: "L'idée d'une attitude scientifique à l'égard de la métaphysique considérée objectivement dans l'histoire, jointe à l'idée d'une science possible des conditions de possibilité de la réalité des métaphysiques dans l'histoire, est l'idée d'une *dianoématique*."

L'ouvrage est une déduction serrée de ces conditions de possibilité. Limitons-nous aux observations suivantes. Le postulat réaliste vulgaire, qui fait de la philosophie une image non réelle du réel, est écarté d'abord. La philosophie apparaît alors dans sa fonction productrice de réalité. La chose à expliquer — ce qu'on appelle d'ordinaire la réalité — est obscure et problématique: c'est au terme de l'explication que la réalité se trouve là où nous la rencontrons comme matière, idée, raison, vouloir, etc., selon ce que le philosophe aura établi rationnellement qu'elle est, car toute philosophie, même celle qui condamne la raison, le fait par des arguments qu'elle juge rationnellement valables.

Parmi les conditions de possibilité des philosophies telles qu'il les conçoit, Gueroult pose un réel commun, entièrement indéterminé, que chaque génie philosophique amène, à sa manière, à la détermination. Ce réel commun réside lui-même à l'intérieur de la pensée et se situe au-dessous des philosophies et non au-dessus d'elles, comme ce serait le cas dans le néo-platonisme, puisque la réalité proprement dite est dans la construction philosophique achevée.

Toute attentive qu'elle soit à l'essence logique des philosophies, la *Dianoématique* a le mérite de mettre en lumière aussi bien le moment d'option, de liberté, de valeur, qu'enveloppe toute philosophie. Justice est rendue à cet aspect de l'expérience, qui n'absorbe pas la philosophie tout entière, car une fois prise la décision de valeur, les processus logiques s'imposent et conduisent à l'édification du système qui se révèle comme valant en soi et par soi.

Par la méthode qu'il applique à l'étude des philosophies, Martial Gueroult, nous l'avons vu, est un précurseur du structuralisme. Il faut dire maintenant que, par sa réflexion sur la nature de la philosophie, il devance les efforts de métaphilosophie qui se développent aujourd'hui. Mais à la différence des métaphilosophies qui réduisent la philosophie à autre chose qu'elle-même, il conçoit une philosophie des philosophies qui légitime toute philosophie possible et qui, se rangeant elle-même parmi les philosophies, se reconnaît comme une philosophie des philosophies parmi toutes les philosophies des philosophies qu'inventera le génie humain. On ne peut rencontrer ce projet sans être frappé de sa grandeur.

L'ouvrage dont je n'ai fait qu'évoquer le contenu de façon extrêmement sommaire, Gueroult l'a gardé quarante ans devant lui sans se décider à le publier. Par scrupule, par modestie. Je me permets de le regretter, car on y trouve la pleine justification de son effort d'historien et une authentique réflexion de philosophe. Quoi qu'il en soit, par les travaux qu'il a publiés sur les grandes philosophies, sur l'histoire de la philosophie et sur la philosophie elle-même, Martial Gueroult se présente comme l'historien de la philosophie le plus puissant et le plus original de la France contemporaine, et son nom restera présent dans l'histoire de la pensée du XXe siècle.

FERNAND BRUNNER

II

FICHTE TRIPLE OU UN?

Certaines thèses françaises, en apparence de stricte discipline historique, contribuent en réalité à faire l'histoire dont elles rendent compte. C'est éminemment le cas de celle que M. Gueroult a rédigée dans les années vingt sur Fichte. Elle s'est inscrite dans une ambiance intellectuelle qu'elle prenait proprement à contre-courant, et elle a ouvert une nouvelle période dans l'étude de l'idéalisme allemand qui lui doit des impulsions majeures.

Si l'on en juge par la teneur des études universitaires de l'entre-deux-guerres, par la nature des thèmes philosophiques discutés, par la personne des philosophes dont les oeuvres marquent ce temps-là, la philosophie des sciences, version française du néo-kantisme, tenait pratiquement la scène entière. Philosophes et savants constituaient une sainte alliance de la pensée, et reléguaient dans les marges les méditations qui ne portaient pas sur l'approche scientifique du réel. C'est dans cette perspective que l'histoire de la pensée s'inscrivait, comme en témoigne bien la place ambiguë que Léon Brunschvicg concède à l'idéalisme allemand: "Fichte préconise une méthode philosophique de construction où s'étale un dédain complet de l'expérience... Cette conception, que Fichte développe complaisamment en 1801, tend à faire de la réflexion kantienne une simple étape intermédiaire qu'il faudrait franchir, pour reprendre, sur de nouvelles bases... la tâche de la déduction métaphysique. De ce point de vue, on ne peut contester que Schelling et Hegel se soient autorisés à juste titre de Fichte pour professer une *philosophie de la nature* qui se tiendra au-dessus et à l'écart de la réalité des faits particuliers... L'obsession du *dernier philosophe*, celui *avant lequel il y avait une histoire et après lequel il n'y en a plus*, comme dira Marx, hante désormais les penseurs de l'Allemagne; leurs fantaisies les plus déconcertantes, ils les développeront avec le ton assuré d'un oracle"¹.

A la lumière de cet avatar du positivisme éternel, un pan de la tradition philosophique disparaissait, de même qu'une partie de sa problématique. On passait de Descartes à Leibniz, avec un crochet respectueux et attristé en direction de Spinoza, on arrivait enfin à Kant, on s'y installait, et on sautait de lui en pleine positivité dans les discussions sur les fondements de la logique ou des mathématiques, sur la nature de l'espace/temps, et sur les

¹ Léon BRUNSCHVICG: *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, Alcan, Paris, 1927, p. 380-381.

incidences de la relativité pour les catégories de la connaissance. L'idéalisme allemand ne figurait dans ce 'progrès de conscience' que comme repoussoir. Husserl dira Hegel plus incompréhensible que les Upanishads, Fichte ne subsistait que par ses *Discours à la Nation allemande*, Schelling avait sombré corps et biens.

Il faut restituer ce contexte-là pour comprendre l'importance du premier grand travail de M. Gueroult, dont la nouveauté et la profondeur ne purent immédiatement ressortir. C'est avec le temps qu'on a découvert en lui l'un des renouvellements les plus significatifs, non seulement de l'approche des systèmes, mais de la pensée contemporaine désormais attentive à ses enracinements dans la postérité de Kant plutôt que dans la seule première *Critique*.

Certes, un faible courant continuait de couler à l'écart du fleuve scientifique, et qui alimentait les études allemandes. Kuno Fischer avait consacré un fort volume de son *Histoire de la philosophie récente* à Fichte, Lask en avait redécouvert l'importance pour une *Logique de la philosophie*, Medicus à Zurich entreprenait le travail de sa vie en rééditant plus correctement les oeuvres maîtresses, des thèses défrichaient certains aspects du système. L'une d'elles, en 1904 déjà (F. A. Schmid), posait le problème de l'évolution interne de la doctrine. Mais, encore une fois, ces publications restaient marginales, régionales, loin de l'actualité scientifique ou philosophique, hors du foyer de l'attention.

On ramassera l'apport de ces études antérieures à la thèse de M. Gueroult dans la monographie qu'un autre grand défricheur de la pensée allemande, Heimsoeth, consacrait à Fichte en 1923. Il n'était pas superflu, en ce temps-là, de commencer par des renvois biographiques étendus, qui prennent le quart du volume. S'installant dans l'oeuvre, on la présentait d'un seul tenant, partant du problème, du point de vue et du principe, dégageant la démarche, développant ensuite la structure de la conscience pour passer à la morale, enchaîner par la théorie du droit et de l'Etat (au rebours de la succession interne au système) et conclure par deux chapitres sur la doctrine religieuse et sur l'Absolu. Dans une note, Heimsoeth prend succinctement position à l'égard des variations que l'on avait cru discerner dans l'évolution de Fichte: "Vers 1800, la pensée de Fichte s'élabore à nouveau, sur de nouveaux frais, à partir des problèmes ultimes de la systématisation, ceux de la philosophie de la religion qui venaient de prendre quelque actualité. L'arrière-fond métaphysique du système, ainsi que certaines conséquences pour l'ordonnement de la vie spirituelle, apparaissent maintenant en pleine lumière. Dès lors, le travail que fait Fichte pour formuler la Doctrine de la Science s'articule en deux grandes périodes. Dans quelle mesure une mutation s'est produite dans la pensée de Fichte au cours de cette seconde période, voilà qui fait l'objet d'une controverse

qui n'est pas encore achevée, alors même qu'elle tend actuellement plutôt à conclure à l'unité sous-jacente du système"².

Cette hésitation sur la réalité d'une évolution, rendue plausible par les modifications profondes dans l'expression, mais effectivement niée par Fichte lui-même, était inévitable tant qu'on en restait aux approches traditionnelles des systèmes, attentives plus au résultat ou au contenu qu'à l'articulation interne de l'argumentation et à la précision de la conceptualisation.

C'est sur ce point-là que l'apport de M. Gueroult va marquer, non seulement les études fichtéennes, mais le renouveau général de l'idéalisme allemand, l'étude de ses antécédents et de ses contextes, voire, plus largement encore, comme l'a montré F. Brunner, l'histoire de la philosophie. Dans une remarque terminale, M. Gueroult³ distingue 'le métaphysicien' et 'l'historien', le premier s'attachant au résultat qui semble justifier le procès dynamique, le second s'arrêtant aux consécutives. Chez lui, les deux s'unissent inséparablement. L'historien ne travaille plus qu'à partir des reconstitutions structurelles que lui fournit le métaphysicien. Une pensée vivante se déploie dans le temps parce qu'à chaque instant de sa vie, elle se pose des questions qu'elle transforme, par la conceptualisation, en problèmes, qu'elle aboutit ainsi à des constructions intellectuelles qui se fournissent à elles-mêmes les conditions de leur intelligibilité, et que ces constructions, dans la mesure même où elles sont rigoureuses et épurées, révèlent des failles ou des contradictions intérieures qu'il va s'agir de pallier par un renouveau d'efforts.

La *Doctrine de la Science*, chez Fichte, s'articule dès lors en trois structures fortes qui s'engendrent l'une l'autre selon une nécessité dialectique à laquelle Fichte ne pouvait échapper.

La première Doctrine de la Science va de la formulation initiale que Fichte apporte avec lui pour ses premiers cours de Iéna, jusqu'à la publication des *Fondements du droit naturel et de la Doctrine des moeurs*. Fichte y détaille l'intuition centrale qu'il eut, un soir d'hiver, auprès d'un poète, et qu'évoque H. Steffens dans ses *Souvenirs* (cités dans la nouvelle édition des *Œuvres*⁴): "Je me souviens comment Fichte nous raconta, dans un cercle étroit d'intimes, le surgissement de sa philosophie, et comment l'idée originelle de cette philosophie le surprit lui-même soudainement et le saisit tout entier. Depuis longtemps flottait devant ses yeux la certitude

² Heinz HEIMSOETH: *Fichte*, Vg. E. Reinhardt, Munich, 1923, p. 219-220.

³ Martial GUEROULT: *L'évolution et la structure de la Doctrine de la Science*, Les Belles-Lettres, Paris, 1930, t. II, p. 242.

⁴ J.G. FICHTE: *Gesamtausgabe* der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Frommann Vg, Stuttgart, I, 2, p. 97.

que la vérité se trouvait bien dans l'unité de la pensée et de ce qui en constitue l'objet; il avait reconnu que cette unité ne pouvait aucunement et jamais être trouvée à l'intérieur de la sensibilité, et que là où elle apparaissait en pleine lumière, comme dans les mathématiques, elle n'engendrait qu'un formalisme figé, dépourvu de toute vie, totalement aliéné de la vie, de l'action. C'est alors que le surprit soudainement la pensée que l'acte (die TAT), par lequel la conscience de soi se saisit elle-même et se retient, était apparemment un savoir. Le JE se reconnaît comme produit par lui-même, le JE pensant et le JE pensé, connaître et objet du connaître sont une seule et même chose, et que c'est de ce point de l'unité, et non d'une contemplation dispersée, que le temps et l'espace et les catégories se laissent donner, que c'est de ce point-là que tout connaître procède."

Contrairement à ce qu'on dit parfois, ce n'est pas par l'intuition instauratrice que les philosophes sont grands, mais par l'instauration conceptuelle elle-même. M. Gueroult va donc suivre les quarante synthèses enchaînées qui découlent de la première position initiale du JE à l'intérieur de la conscience. Le système s'anime à partir d'une contradiction vécue, inhérente à tout acte de conscience, et dont le philosophe doit rendre compte: la position d'un JE qui pose absolument, et qui, sans être lui-même la conscience, en est le présupposé nécessaire pour que je puisse dire JE, et la position simultanée, à l'intérieur de cette conscience, de quelque chose qui ne peut pas être JE sans que la conscience s'abîme dans l'indistinction, de quelque chose qui se dresse contre cette position première, qui s'y oppose. Figés dans leur monolithisme, ces deux principes se détruisent, réciproquement et en eux-mêmes. La conscience concrète, dont témoigne même la pensée de cet effondrement réciproque des principes absolus, montre bien que la contradiction peut être résolue, doit l'être par la philosophie. D'où une troisième démarche qui limite les principes l'un par l'autre, et dont les divers aspects, étagés comme des pelures successives d'un oignon, se déploieront dans les parties enchaînées du système.

Cette première élaboration, que M. Gueroult ramasse dans un tableau qu'on ne trouve nulle part avant lui (I, p. 332), part d'une série de cinq synthèses constituant l'appareil cognitif dont se servent nos facultés, déduites par les cinq synthèses suivantes. Il faut cependant un énergétisant pour mettre à l'oeuvre cet appareillage cognitif, que Fichte définit alors comme effort, et par échelons progressifs, comme tendance absolue. On est à pied d'oeuvre pour aborder, par le Vouloir issu de la tendance précédente, le remplissement du savoir par la constitution du droit, du corps propre et du monde sensible, dans le prolongement desquels surgira l'Etat, la Nature, et son contraire, la loi morale, dont l'application culmine par les 'commandements sociaux' impliquant l'action réciproque et l'autonomie des agents moraux.

Or cette construction semble partir des faits de la conscience isolée, pris à témoin non pas comme 'preuves', mais comme effectuation des principes de départ, comme tels fondamentalement extra-conscientiels. M. Gueroult appelle ce point de départ le point de vue du Moi fini. Mais l'aboutissement de toute la démarche est la position d'une communauté de Moi, dans une revendication de réalité, pour l'autrui, qui ne pouvait être analogue à celle des objets du monde, et qui pourtant implique, pour le Moi fini, une extériorité radicale. Finalement, quel est le statut du Moi initial? Pourquoi conserver, dans le terme même, une allusion à la conscience individuelle? Fichte s'est toujours défendu d'avoir solipsisé le Moi fini: simplement, le caractère pluriel des Moi ne peut apparaître qu'au terme de la démarche, sans qu'il soit cependant en contradiction avec ce que cette démarche requiert dans les étapes antérieures à son aboutissement. M. Gueroult, en revanche, met une distance 'pure' entre le Moi impliqué dans les principes de départ, et le Moi relié à autrui posé dans sa réalité abrupte auquel aboutit la démarche à l'issue de la *Doctrine des moeurs*.

C'est ce déséquilibre, qui ne résulte que de l'application (en termes mathématiques) de l'achèvement sur le point de départ, que sortira la deuxième formulation de la Doctrine de la Science. Ici (II, p. 79), ce qui provoquait un conflit dans la première formulation est immédiatement constitué comme protagoniste, et les diverses synthèses, vingt au total, résulteront du dialogue de l'Être et de la Liberté, dont la concertation s'enchaîne dans un progrès ascendant jusqu'à ce que le philosophe (l'auteur de la Doctrine) ait entièrement élucidé, non seulement le savoir dont il part dans sa démarche, mais la construction philosophique même à laquelle il procède.

"Le flottement entre la Liberté et l'Être, l'affirmation de l'Absolu comme Non-Savoir, qui caractérisent la W.-L. de 1800, ne pouvaient satisfaire ni aux exigences de la genèse complète, ni aux besoins de la clarté totale qui, dès la première heure, ont marqué la philosophie de Fichte" (II, p. 105).

La deuxième formulation restera donc transitoire, et Fichte — éperonné par sa rivalité avec Schelling, par la défection du public à son égard, peut-être par le premier écrit de Hegel qui exagère la finitude du Moi où il pense que Fichte enracine tout son système, dans la formulation première qui est probablement la seule qu'il ait, sinon connue, du moins étudiée — reprend une fois encore, sur de nouveaux frais, l'instauration de sa philosophie. Cette troisième Doctrine de la Science nous est maintenant accessible en français par la traduction qu'en a donnée D. Julia⁵. Comme pour les for-

⁵ Didier JULIA, J.G. FICHTE: *La théorie de la science, exposé de 1804*, introduction, préface et notes, Aubier, Paris, 1967; dans la même collection figure aussi son travail personnel, Didier Julia: *La question de l'homme et le fondement de la philosophie*, Aubier, Paris, 1964.

mulations précédentes, Fichte va partir de ce qu'est 'factiquement' le savoir, va commencer par l'intérioriser pour en faire saillir ce qu'il est en soi, et, en cinq paliers comportant chacun cinq synthèses, l'ancrera dans la Vie de l'Absolu.

D'une formulation à l'autre, la terminologie change, l'agencement des argumentations également, les synthèses, qui cependant restent toujours quintuples, ne se superposent pas. L'analyse critique à laquelle procède M. Gueroult agit sur l'ensemble des trois instaurations fichtéennes à la manière d'un dissolvant: les sutures, toujours affirmées par Fichte, disparaissent et l'on se trouve devant des *membra disjecta*: "Les trois moments de la WL se présentent moins comme les confirmations successives d'un seul et même point de vue que comme la réfutation successive, les uns par les autres, de points de vue différents" (II, p. 162)... "Si l'on considère l'évolution en *train de se faire*, on sera amené à proclamer contre Fichte lui-même la solution de continuité la plus complète entre les différents moments de la doctrine" (*ibid.*).

Quiconque s'est efforcé de retracer la structure et l'articulation interne de l'oeuvre de Fichte a d'immenses dettes à l'égard des analyses de M. Gueroult. Fichte est certes l'un des philosophes qui a le plus délibérément *calculé* son système, qui l'a exprimé dans un réseau de concepts enchaînés avec rigueur. Mais comme, dans le même temps, il cherche à agir par la formulation même de sa pensée, il est aussi l'un de ceux qui se dérobe le plus impénétrablement derrière ses formulations successives. Il n'a cessé de s'inspirer de schémas rigoureux, dont la publication des notes et des inédits donne maintenant quelque idée, mais il adapte ses expressions aux publics qu'il veut atteindre. Le premier 'moment' de la Doctrine de la Science est un cours que Fichte peut rendre systématique et didactique dans l'écrit, parce qu'il en commente les paragraphes, leçon après leçon, à des auditeurs qu'il tenait fortement par l'ascendant du discours vivant. Le deuxième 'moment' est une suite de leçons d'un tissu beaucoup plus serré, mais destiné à un public différent. Le troisième 'moment' correspond à l'activité de 'philosophe populaire' que Fichte entreprend à Berlin: il n'a plus de chaire officielle, il n'est plus au centre intellectuel des controverses et des découvertes, il cherche à retenir ses auditeurs en ajustant constamment son débit à leurs possibilités d'assimilation. En raison de ces modifications constantes dans les circonstances où Fichte s'exprime, il est précieux, il est nécessaire, de disposer des restitutions rigoureuses de M. Gueroult, qui retrace l'essentiel derrière les fluctuations superficielles. De plus, dès après son premier système (ou premier moment de la Doctrine de la Science), Fichte est entré dans le crépuscule de l'histoire: l'abord de ses formulations ultérieures n'est pas facilité par l'accoutumance, son vocabulaire n'a pas pénétré dans l'enseignement scolaire, ou dans l'acquis de la littérature;

pour un lecteur français, la majorité des textes que M. Gueroult analysait étaient difficiles d'accès, par manque de traduction, par absence d'éditions courantes et de commentaires didactiques.

A tous égards, le grand ouvrage de M. Gueroult a renouvelé les études fichtéennes, les a proprement restituées au grand courant de la philosophie. Epaulé par le retour en force de l'idéalisme allemand dans l'évolution interne du néo-kantisme, par le renouveau de Hegel, d'abord dans l'engouement pour la *Phénoménologie de l'esprit*, puis dans la re-découverte de la *Logique*, il a contribué à changer la scène philosophique française, et entre dans cette bibliothèque de référence qui constitue notre conscience comme moderne.

C'est donc par un aveu de gratitude qu'il faut aborder la partie critique de notre exposé. Si la lecture et la consultation fréquente de l'oeuvre de M. Gueroult sont indispensables lorsqu'on aborde Fichte, et que l'on cherche, comme je l'ai fait naguère pour une série de cours, à dégager la conversion anthropologique qu'il représente à partir de la philosophie critique, la confrontation minutieuse des oeuvres et du commentaire fait saillir quelques points intéressants.

On dira d'abord tout ce qu'on gagne en clarté conceptuelle. Fichte, surtout dans la seconde partie de sa première élaboration, celle qui porte sur le droit et les moeurs, dissimule souvent l'armature solide de son argumentation. Il développe telle synthèse sur plusieurs pages, ramasse telle autre en une seule ligne, presque au détour d'un paragraphe: M. Gueroult, en restituant le canevas selon lequel Fichte a sans doute mené sa réflexion, rétablit les proportions et dégage les lignes maîtresses. On peut hésiter sur la meilleure manière de présenter les textes de Fichte: en les paraphrasant dans l'ordre (ou le désordre, bel effet de l'art) où ils sont écrits, en cherchant ainsi à conserver à chacun la vivacité de sa problématique, et la spontanéité de ses développements — ou bien en les re-structurant plus fermement, non pas comme ils ont été écrits, mais comme ils ont été pensés et 'calculés'. On choisira selon l'orientation que l'on veut donner à cette reconstitution: la première voie s'impose lorsqu'on replonge la pensée dans ses circonstances, et que l'on cherche à la comprendre autant par son contexte (son non-dit) que par son contenu propre. La seconde vaut mieux si l'on veut dégager la logique interne d'un système, la structure pure qui permet d'en évaluer la solidité et la cohérence.

Mais ce dernier choix, qui est celui que nous propose l'oeuvre de M. Gueroult, entraîne quelques sacrifices. Ce n'est pas nous qui le disons, c'est M. Gueroult: dans une note qui termine l'exposé schématique du Système du Droit naturel, il nous avertit de chercher ailleurs ce qui n'entre pas dans le cadre de ses recherches (I, p. 291). Or c'est beaucoup, c'est "l'exposé détaillé des législations civile et pénale", c'est "l'exposé du socia-

lisme de Fichte”, “la théorie de l’Etat commercial fermé”, celle “du droit matrimonial et du droit des gens”. Regardons mieux : ce qu’on écarte ainsi, ce sont les retombées d’une pensée dans les circonstances concrètes de son temps.

Peut-on tenir le pari d’isoler d’une pensée les conséquences qu’elle peut avoir sur le plan de la vie quotidienne? Certes, les diverses formulations de la Doctrine de la Science ont toutes une vocation essentielle vers la pratique, mais l’armature conceptuelle que M. Gueroult retient seule révèle toute sa signification dans la confrontation avec les questions du temps, la Révolution française et son dérapage dans la Terreur, le retour en force du religieux après l’effervescence voltairienne de l’Aufklärung, le rôle prophétique de la poésie, l’importance des nouveaux milieux sociaux, la tentation de la maçonnerie comme riposte au blocage social pratiqué par le durcissement napoléonien. Aucun des éléments qui précèdent n’est resté sans impact sur Fichte. M. Gueroult ne le nierait assurément pas. Mais il a tendance à ne voir dans l’événement externe auquel réagit le philosophe que l’occasion d’une évolution déjà préparée par les difficultés de l’instauration conceptuelle. C’est ainsi du moins qu’il présente la Querelle de l’Athéisme, symbolique à bien des égards, par sa date, la fin du XVIIIe siècle, par son incidence sur la carrière de Fichte qui y trouve la terminaison de son rôle académique initial, par son lointain retentissement sur l’idéalisme allemand: “En tout cas, écrit-il (I, p. 353), lorsque des événements comme la Querelle de l’Athéisme déterminent l’évolution de sa pensée, c’est conformément à sa logique interne que cette évolution s’opère. Au surplus, les objections auxquelles Fichte doit répondre, sans porter sur la vraie difficulté, y touchent cependant. La confusion de la morale et de la religion, l’identification de Dieu et du monde des Moi sous la législation de la raison ont leur source, en effet, dans cette immanence de la philosophie transcendente que Fichte a tenu jusqu’ici à conserver. Or cette immanence, avec l’autosuffisance du Moi pratique, implique la négation d’une force qui dépasserait celui-ci.”

La question majeure, ici, concerne l’évolution effective de la pensée. Fichte a commencé sa carrière par l’élaboration d’un des systèmes philosophiques les plus cohérents dans leur complexité, et dont la restitution minutieuse des articulations par M. Gueroult souligne encore l’amplitude. Quand il reformule son système, il a recours à des concepts qui ne se laissent pas ramener sans reste à ceux qu’il avait mis en place antérieurement. Mutation interne, ou provocation de l’ambiance? Fichte est soucieux de tenir compte des polémiques ardentes que sa première formulation a suscitées. Les objections qu’on lui fait font saillir certains points de malentendu. Il cherche à les tourner. Lui-même a toujours prétendu qu’il n’avait jamais fait que changer de langage, mais qu’en fait le contenu visé (le

signifié) par ces formulations successives restait identique. M. Gueroult, on l'a vu, ne le croit pas sur parole. Son analyse l'incline à introduire des discontinuités qui ressemblent à des réfutations. Mais si l'on serre les choses de plus près, si l'on accepte de donner plus de poids aux circonstances, aux sollicitations de l'époque, si l'on reprend le fil même des analyses de M. Gueroult, on se demandera s'il n'a pas tiré un peu trop du côté du Moi fini le premier moment, pour creuser les différences, et s'il n'a pas un peu trop souligné les formules johanniques du troisième moment pour rendre ainsi le renversement de point de vue plus sensible.

En retremant la pensée dans son contexte vécu, en la confrontant à ses circonstances, en la complétant par ses 'applications', dès le départ du reste présentes dans les écrits 'révolutionnaires' de Fichte, on pourrait parvenir à un tableau quelque peu différent. Les auteurs récents qui reviennent à Fichte soit, comme Janke⁶, rétablissent plus de continuité dans les structures mêmes, formulées différemment, soit, comme Henrich⁷, placent un peu autrement les coupures. Ce n'est pas le lieu, ici, d'aller dans les détails. On peut cependant se demander si le tournant apparent des formules, dès l'achèvement de l'instauration philosophique initiale, en 1797, et notamment dans la *Destination de l'homme* de 1800, ne découle pas à la fois de l'échec de la Révolution à laquelle Fichte avait accordé tant de chances, ce qui lui fait 'cesser de croire nécessaire l'aboutissement de l'action bonne' (I, p. 363) – et des tribulations personnelles de Fichte, qui se met à parler le langage des romantiques et des conciliateurs pour conserver le contact avec son public. Dès lors, derrière les variations structurelles, on pourrait discerner une fidélité plus essentielle à des positions immuables. N'est-ce pas finalement l'avis aussi de M. Gueroult, quand il écrit: "Cet effort ontologique nous montre comment, malgré la restriction portant sur la matière du comprendre, malgré l'impossibilité d'expliquer la détermination de l'existence comme conscience, Fichte parvient à une sorte de panlogisme, fruit naturel du principe de genèse appliqué sans défaillance. Cette genèse paraît, au cours de son extension, s'inspirer toujours du même souci: nier la chose en soi. C'est là un des traits essentiels de ce cadre immobile à l'intérieur duquel se déroule l'évolution. Mais, au fond, la négation a changé d'objet. Ce n'est plus l'Absolu hors de nous qui est rejeté avec la chose en soi, mais c'est seulement le caractère de chose, et l'iménétrabilité de cet Absolu hors de nous" (II, p. 188).

⁶ Wolfgang JANKE: *Fichte – Sein und Reflexion – Grundlagen der kritischen Vernunft*, de Gruyter Vg, Berlin, 1970.

⁷ Dietrich HENRICH: *Fichte's ursprüngliche Einsicht*, Suhrkamp Vg, Francfort-s.-M., 1967.

C'est précisément parce que Fichte récuse toute Chose en soi, tout Absolu de type chosiste, qu'il nous propose une pensée de l'action, de la pratique, de la praxis, et qu'il acquiert aujourd'hui une telle actualité. Dès le moment que l'on sort des banalités matérialistes trop courtes pour penser la pensée, et que l'on se centre sur ce qui nous est humainement accessible dans notre expérience, dès que l'on discerne en elle, comme le plus intime de notre intimité, le projet moral d'actualisation d'une société de consciences et de Moi libres, les diverses périodes de Fichte recouvrent une unité et un appel que dégagent bien les récents travaux allemands. Certes, on ne peut plus revenir, en fonction de l'oeuvre 'incontournable' de M. Gueroult, à une simple fusion des structures qu'il a si bien distinguées; mais, à travers les différences qu'il a fait ressortir, en les approfondissant sur sa lancée même, on discerne une permanence d'élan et de volonté d'agir sur le devenir social qui ne font que souligner l'importance de Fichte dans l'élaboration de la philosophie nouvelle dont notre époque a le besoin.

PHILIPPE MULLER